Brb 1225

ERNEST GIRAULT

Pourquoi les Anarchistes-Communistes français ont rallié la IIIe Internationale

1926
LIBRAIRIE DE L'HUMANITÉ
120 o RUE LAFAYETTE o PARIS-Xe

LA BIBLIOTHÈQUE DE PARIS MARXISTE

Prix : 2 Francs

Pourquoi les Anarchistes-Communistes français ont rallié la IIIe Internationale

ERNEST GIRAULT

Pourquoi les Anarchistes-Communistes français ont rallié la IIIe Internationale

1926
LIBRAIRIE DE L'HUMANITÉ
120 o RUE LAFAYETTE o PARIS-Xe

« C'est une honte de voir à une « tribune Ernest GIRAULT, un « des fondateurs de l'anarchisme en « France, assis à côté d'un Marcel « CACHIN »

s'écria un jour l'anarchiste
CHAZOFF.

A Marcel CACHIN, mon ancien adversaire politique, avec lequel je communie aujourd'hui dans la grande Révolution prolétarienne, je dédie cette réponse à CHAZOFF.

Ernest GIRAULT.

Mars 1926.

Pourquoi les Anarchistes-Communistes français ont rallié la IIIe Internationale

INTRODUCTION

Il nous est arrivé très souvent d'entendre des hommes se qualifiant « anarchistes » porter contre d'autres hommes l'accusation de « traîtres » à l'anarchie, parce que ceux-ci ont simplement cessé de militer dans certains milieux dits « libertaires », et qu'ils ont rallié le mouvement communiste mondial.

Que faut-il penser d'une telle affirmation, sinon que les véritables « traîtres » ne sont pas ceux que désigne l'*Union anarchiste?*

N'est-ce pas une trahison que de s'être mis, au lendemain de la guerre, en dehors du mouvement communiste? N'est-ce pas une trahison et la pire des inconséquences que de s'être dressé contre la révolution russe? N'est-ce pas une trahison et une grosse sottise de la part de quelques-uns, que d'avoir contribué par « marotte » à la division du mouvement syndical et révolutionnaire?

En réalité, ce qui est *stupéfiant,* c'est qu'il existe encore des « anarchistes » en dehors de la Troisième Internationale. Il est vrai qu'ils

sont peu nombreux et que la grande majorité des communistes-anarchistes, surtout en France, a rallié cette dernière. Ceux du *Libertaire* peuvent protester, vitupérer et menacer, leur attitude n'enlève rien à la réalité. Tout en conservant son éthique anarchiste, la presque unanimité des militants communistes-anarchistes et syndicalistes-anarchistes s'est intégrée au parti communiste, et ils n'en sont pas, — *ces traîtres,* — les plus mauvais éléments.

A ce ralliement, à cette fidélité révolutionnaire, il y a des raisons profondes que les « byzantins » et les « coupeurs de cheveux en huit », n'ont pas comprises. Le sens des réalités a toujours échappé à certaines natures mystiques, aux *amorphistes,* aux *inorganistes,* comme il m'a souvent plu de les qualifier. Dogme et finalisme sont leurs supports dialectiques et philosophiques. L'éducation et la révolution individuelles sont les deux seuls facteurs de Sainte Anarchie. En tant qu'anarchiste, je n'y crois pas et je n'y ai jamais cru. Ce serait nier ce qui est la base même de l'anarchisme, c'est-à-dire tout le déterminisme universel.

Certains anarchistes n'ont pas voulu comprendre qu'en se « mettant à part », et en continuant à faire du « schisme à jet continu », ils s'associaient à une faillite lamentable. Au contraire ceux qui ont admis que les fins anarchiques peuvent se confondre avec les fins bolchéviques dans le processus évolutif du communisme, — processus qui mènera l'humanité jusqu'à la

disparition de l'Etat, selon Lénine lui-même, — ceux-là, dis-je, au lieu de faire faillite ont eu conscience qu'ils avaient une mission historique à remplir. Si, au lendemain de la scission de Tours, ils ont été nombreux à écouter l'appel que je leur ai adressé afin qu'ils adhèrent au parti communiste, je les en félicite, cela dût-il dresser contre moi tous les prêtres des nombreuses sectes de l'Anarchisme contemporain; et faire crever sur moi les « poches de fiel » d'un syndicalisme se suffisant à lui-même.

Ernest GIRAULT.

PREMIÈRE PARTIE

L'ANARCHISME SYNDICAL. — TORTELIER. — PELLOUTIER. — LE MOT D'ORDRE DE « LA GRÈVE GÉNÉRALE ». — LA RÉACTION ABSTENTIONNISTE CONTRE LE SOCIALISME PARLEMENTAIRE. — L'ACTION ANTIMILITARISTE DES ANARCHISTES.

Le 9 décembre 1893 une bombe éclatait dans l'enceinte du Parlement français. Cet acte terroriste — chose curieuse — fut accueilli, dans les milieux populaires avec sympathie et dans les milieux bourgeois avec fureur. Vaillant, l'auteur de ce « geste », avait immédiatement conquis l'estime de la classe ouvrière. L'antipathie qui existait à l'égard de Ravachol, dont on ne comprenait pas le mysticisme, s'effaçait devant la popularité de Vaillant.

Avec l'attentat du Palais-Bourbon commençait la « période héroïque » du mouvement anarchiste qui ne devait durer que quelques années. Il ne pouvait y avoir de *pragmatisme* (1) social dans l'action terroriste individuelle, fût-elle

(1) *Pragmatisme :* pris dans le sens de déterminisme : *sanction de l'événement.* Le pragmatisme indique surtout que de grands événements engendrent des situations et des solutions qui ne peuvent être que spécifiquement adéquates à ces grands événements.

poussée au plus haut degré de l'héroïsme; fût-elle accomplie par des légions de « géants révolutionnaires ». Elle ne précédait aucune organisation de « guerre civile »; elle ne s'appuyait sur aucun parti solide; elle ne tenait pas compte, surtout, de la redoutable puissance de l'appareil d'Etat bourgeois; elle devait, pour toutes ces raisons, n'être qu'éphémère.

En effet, vers 1897, les anarchistes, assez nombreux à cette époque, allaient prendre des directions différentes. Une fraction importante rentra dans les syndicats; les autres se divisèrent en une demi-douzaine de sectes qui n'eurent aucune influence sérieuse sur le mouvement social, tels les individualistes, les naturiens, les végétariens, les autarchistes, les scientistes, les intégraux, les théosophes, les colonistes, etc.

Un militant curieux, le camarade Tortelier, fut le porte-parole des anarchistes-syndicalistes (1). Intéressante figure! Cet ouvrier, presque illettré, qui émaillait son langage de nombreux « cuirs », était un véritable agitateur; il avait l' « idée claire » et le verbe puissant. Tortelier connaissait bien les aspirations de sa classe; il savait les exposer au moyen d'images et de comparaisons qui lui attiraient une immense sympathie.

Aucun rhéteur, aucun politicien, aucun « avocaillon », ne tenait devant lui : sa parole les dominait tous. Il eut ainsi, jusqu'en 1897, une grosse influence sur le mouvement ouvrier, qui, à cette époque, subissait d'énormes réactions in-

---

(1) C'est vers 1895 que j'ai commencé à militer à côté de Tortelier. Il est un de ceux qui m'ont le plus fortement influencé en tant que syndicaliste.

l'idée, déjà ancienne en leur esprit, que la transformation économique doit être l'œuvre des exploités eux-mêmes, s'ajouta l'ambition de constituer dans l'Etat bourgeois un véritable Etat socialiste (économique et anarchique), délimiter progressivement les formes d'association, de production et de consommation capitalistes par des formes correspondantes *communistes*.

. . . . . .

S'il est exact que l'avenir est à l'*association libre des producteurs* prévue par Bakounine, annoncée par toutes les manifestations de ce siècle, proclamée même par les défenseurs les plus qualifiés du régime politique actuel, ce sera, sans doute, dans ces Bourses du travail ou dans des organismes semblables, mais ouverts à tout ce qui pense et agit, que les hommes se rencontreront pour chercher en commun les moyens de discipliner les forces naturelles et de les faire servir au bien-être humain.

Vers 1900, au moment où les anarchistes dirigeaient, sans conteste, le mouvement syndical, échappé à l'influence des politiciens par la réalisation de son unité, le mot d'ordre de Tortelier : « La Grève Générale » s'empara de tous les cerveaux. Sa vulgarisation devint le *leit motiv* de l'agitation révolutionnaire. Depuis Aristide Briand, jusqu'au simple secrétaire de syndicat, pas un syndicaliste, à quelque école qu'il appartienne qui ne l'expose comme le seul moyen de bouleverser le régime capitaliste.

Pendant sept années, de 1899 (1) à 1906, la propagande en faveur de la grève générale fut exclusive de tout autre forme d'action révolutionnaire. Les anarchistes, comme les purs syndicalistes, se rallièrent entièrement à ce mot d'ordre.

---

(1) Le grand discours d'Aristide Briand au Congrès général du Parti Socialiste français est de décembre 1899.

C'est à cette époque que Sébastien Faure disait (1) :

Et nous pensons que la classe ouvrière organisée sur le terrain économique, verra l'aboutissant de tous ses efforts dans cette formule nouvelle que nous avons appelée « la Grève générale ».

Et que le Comité de propagande de la grève générale publiait :

Si le Peuple ouvrier ne se rend pas *immédiatement à la Bourse du travail, dans ses groupements corporatifs, si, au sein de ses syndicats, il ne s'approprie pas immédiatement, comme nous l'avons démontré plus haut, tous les moyens de production, il est vaincu.*

Il devra faire siennes toutes les richesses et procéder sans retard à l'expropriation capitaliste (2).

Cependant une réaction devait se produire contre la conception révolutionnaire de la grève générale.

Au lendemain de l'Affaire Dreyfus, les social-démocrates visèrent à la participation ministérielle : Le Pouvoir devint un tel mirage que des hommes comme Jaurès s'y laissèrent prendre. Le tribun socialiste devint vice-président de la Chambre. C'est alors qu'il prit nettement et violemment position contre la grève générale révolutionnaire.

La révolution, écrit-il (3), ne se décrète pas, ne se fabrique pas; aucun mécanisme de conflit ne peut suppléer la préparation révolutionnaire des choses et des esprits.

---

(1) *Vers le Bonheur*. Conférence faite à l'issue du XIe Congrès national de l'Union fédérative des ouvriers métallurgistes de France (20 sept. 1903).

(2) Comité de propagande de la grève générale. Vingt organisations ouvrières puissantes adhèrent au Comité. Elles sont toutes sous l'influence des anarchistes.

(3) Jaurès. — *Petite République*, août 1901.

. . . . . .

La grande majorité des citoyens, écrit-il plus loin, sera opposée au nouvel ordre social que la Grève générale voudra instaurer par un coup de surprise.

Un duel terrible allait s'engager entre les arrivistes issus de la révolution politique dreyfusienne et les éléments du mouvement économique révolutionnaire. La première tentative de grève générale des cheminots, organisée par Guérard, échouait lamentablement. Ce mouvement avait été accusé de surgir comme une diversion royaliste.

Les socialistes-réformistes et les radicaux marchèrent vers le Pouvoir. Briand devint bientôt ministre. L'illusion était si grande que les plus farouches antiparlementaires s'y laissèrent prendre.

Sébastien Faure lui-même écrit dans son *Journal du Peuple :*

N'en déplaise aux « purs de l'Anarchie » il saurait y avoir un meilleur gouvernement.

Il s'agissait du gouvernement de Millerand-Gallifet!!!

Les social-démocrates qui avaient toujours repoussé la grève générale dans leurs congrès (Paris 1889, Bruxelles 1891, Zurich 1893, Londres 1896, Paris 1900), furent cependant obligés, sous la pression des masses, d'en admettre le principe.

C'est alors qu'ils adaptèrent la grève générale au réformisme.

A partir de ce moment, existeront deux conceptions de la grève générale : celle de la grève générale révolutionnaire et celle de la grève générale réformiste.

En posant le principe de grève générale comme moyen d'action extérieur sur le pouvoir, afin d'imposer des réformes, les syndicalistes socialistes ne lui accordaient pas cependant la valeur d'action décisive pour la prise des moyens de production et d'échange. Ils lui associaient l'action parlementaire, c'est-à-dire le bulletin de vote.

Cette attitude des socialistes-réformistes au sein des syndicats détermina inévitablement un courant abstentionniste de la part des anarchistes et c'est du reste pour s'opposer à l'influence des politiciens qui faussaient la conception de grève générale, que fut votée plus tard la fameuse « Motion d'Amiens ».

Malgré tout, un grand nombre d'anarchistes se qualifiant « libertaires » commençaient à se situer, non comme de véritables anarchistes, mais comme de simples *anarchisants* prenant dès ce moment l'étiquette de communistes-anarchistes. Ceux-ci tendaient déjà à laisser derrière eux bien des principes « irréductibles ». Ils n'étaient plus *négateurs d'Etat* et de *Pouvoir;* pendant les périodes électorales ils s'affirmaient *apolitiques,* c'est-à-dire *ni pour, ni contre* le suffrage universel.

Sébastien Faure avec le *Quotidien de Lyon* prit un moment cette attitude. Dans les syndicats, les anarchistes apolitiques les plus notoires furent : Yvetot, Griffuelhes, Pouget. Plus tard, cette pléïade donna naissance à l'école des syndicalistes purs, à cette école qui prétend que le syndicalisme se suffit à lui-même.

La conception de la grève générale révolutionnaire avait appelé l'attention des militants syn-

dicalistes sur la nécessité d'une intense préparation antimilitariste au sein, non seulement, de la classe ouvrière, mais aussi de l'armée.

Au début de l'affaire Dreyfus c'est Urbain Gohier qui éveilla Gustave Hervé. Celui-ci devint un turbulent démagogue antimilitariste. Il n'avait aucune doctrine, aucun idéal; c'était un mégalomane et un fou. Il fit de l'antimilitarisme d'une façon si paradoxale que le camarade Rappoport fut amené, avec juste raison, à le qualifier de « cocardier qui s'ignore ». Cependant il créa un formidable mouvement antimilitariste qui eut sa répercussion dans les syndicats et chez les anarchistes. *Un certain nombre,* parmi ceux-ci, s'enrégimenta dans l' « Hervéïsme ». Disons en passant, que ces anarchistes-là n'étaient pas les plus sérieux, il s'agissait surtout *de snobs, d'individualistes* et *d'aventuriers.*

En 1903, la Fédération des Bourses du Travail publia officiellement le *Nouveau Manuel du Soldat.* Georges Yvetot qui le rédigea était un anarchiste devenu anarchisant. Cette rédaction fut discutée au secrétariat de la Fédération et l'on y constata, comme pour l'antiparlementarisme, quelque chose de bizarre, de paradoxal. Sur cette question, comme sur toutes les autres, une incertitude s'empara des communistes-anarchistes. Ils ne savaient pas, ils ne pouvaient pas déterminer le mot d'ordre juste. C'était le sophisme :

Si vous croyez ne pouvoir supporter les vexations, les insultes, les imbécillités, les punitions et toutes les turpitudes qui vous attendent à la caserne : *Désertez!* Cela vaut encore mieux que de servir d'amusement aux bourgeois alcooliques et fous furieux qui prendraient soin de vous dans les bagnes militaires.

Si vous croyez qu'il n'y ait pas une propagande de révolte à faire à la caserne, si vous croyez que cette propagande ne vaut pas les risques que vous courriez à la faire... *Désertez!*

Mais, si l'affection de ceux qui vous entourent, si la crainte de l'inconnu, de tout ce qui peut vous attendre d'ennuis et de misères dans un pays dont vous ne connaissez ni les mœurs, ni le langage; si d'autres raisons encore l'emportent sur votre horreur du régiment : *Allez-y!* Mais faites votre possible pour y rester un homme.

Sur le terrain politique, sur le terrain économique, comme sur le terrain antimilitariste, les anarchistes-syndicalistes et les communistes-anarchistes furent à ce moment idéologiquement perturbés. Un grand trouble s'empara d'eux. Leur anarchisme pur s'effrita, se résorba, s'amoindrit. Ils s'en aperçurent si bien que déjà le 1er novembre 1903 la question fut posée dans le *Libertaire* par Jean Marestan.

Sous le titre : « La Décadence Anarchiste », il écrivait :

Les diverses sectes émanant de l'anarchisme sont-elles susceptibles d'unir leurs efforts sur une base d'entente commune très large, comprenant à la fois *une philosophie, un but déterminé* et des modes d'action sociale, ou sont-elles sur le point de se séparer définitivement?

La crise que subit l'anarchisme est-elle superficielle ou profonde, momentanée ou définitive? Dans quelle mesure les pays autres que la France l'ont-ils subie?

. . . . . .

Sous les étiquettes d'individualisme-naturiste, individualisme-libertaire, réformisme, socialisme-libertaire et christianisme-anarchiste, des divisions profondes et qui semblent inconciliables, sont survenues dans l'arnarchisme tel qu'il avait été conçu primitivement et durant de nombreuses années.

Ces sectes sont-elles susceptibles d'associer leurs

efforts sur une base nouvelle de l'anarchisme, ou ne sont-elles pas destinées à se combattre mutuellement pour le plus grand préjudice de l'action sociale?

Grandidier répond :

« Que l'anarchisme subisse une crise, nul ne le peut contester ».

La vérité c'est qu'il est venu se greffer sur l'arbre anarchiste toutes sortes de rameaux parasitaires : Tolstoïsme, théosophisme, naturisme, sauvagisme, géométrisme, et bien d'autres « ismes ». C'est ce qu'Ernest Girault dénomma « déviations maladives de l'anarchisme ».

Les déviations de l'anarchisme sont des produits d'essence bourgeoise; ce sont des mouvements policiers d'un autre genre.

La société capitaliste trouva : « Comme les anarcistes étaient quelque peu en bisbille à propos de l'affaire Dreyfus, on en profita. Surgirent alors toutes les théories abracadabrantes qui se discutent présentement dans les rares groupes existant encore. La bourgeoisie était sauvée. Au nom de tous les « ismes » possibles et impossibles, on batailla, on se chicana, on s'engueula même. Un tas de malvats, surgis de toutes sortes de mauvais lieux : Armée du Salut, Ligue des droits du bourgeois, sociétés spirites ou Préfecture de Police se sont abattus sur l'anarchisme (1).

Moi-même, en effet, j'attribuai cette décadence aux déviations maladives de l'anarchisme (2).

Mais le point le plus important, celui qui déterminera toute l'évolution doctrinale des communistes-anarchistes — aussi bien de ceux qui impulsèrent le courant syndical que de ceux qui militèrent en dehors du mouvement ouvrier — c'est la grande question de la forme *organisatrice* de la société communiste dans la période

---

(1) Louis Grandidier. — Revue *Libre Examen* (15 octobre 1904).

(2) Nous examinerons ces déviations dans la deuxième partie.

révolutionnaire et post-révolutionnaire. Cette question était si importante, elle dominait tellement toutes les autres, que ce furent les anarchistes-syndicalistes qui la posèrent eux-mêmes à la veille du grand mouvement de grève générale de 1906. Nous l'examinerons par la suite.

Mais combien déjà nous sommes loin de la période héroïque! Que d'absolutisme abandonné en quelques années! Quelque chose manquait aux communistes-anarchistes pour concevoir la possibilité révolutionnaire. J'avoue qu'il était bien difficile qu'il en fût autrement. Les marxistes eux-mêmes n'étaient pas d'accord sur la forme d'organisation que prendrait la révolution. Ceux que les doctrinaires russes ont appelé les *Epigones* étaient incapables, eux aussi, d'avoir une conception *pragmatique* et originale de la révolution. C'est ainsi que tous les théoriciens marxistes de la social-démocratie n'admettaient qu'une chose : l'incorporation à l'Etat bourgeois des cadres socialistes en vue de la transformation sociale; mais non la désagrégation, la suppression totale des rouages de l'appareil capitaliste. Ils étaient impuissants à comprendre que pour une besogne nouvelle, il fallait un outil nouveau.

Les communistes-anarchistes, par opposition logique et inévitable, niaient cette conquête du pouvoir, se dressaient contre cette forme d'Etat démocratique. Ils eurent raison. Nul ne pourrait aujourd'hui leur en faire reproche sans être injuste. On peut même affirmer que leur attitude et leur action ont, pendant plus d'une décade, — la décade d'avant-guerre, — préparé, en France du moins, le mouvement prébolchéviste.

Les *Epigones* du marxisme démocratisaient, embourgeoisaient la notion d'Etat, tandis que les communistes-anarchistes, dans leur opposition, ne pouvaient pas concevoir l'Etat prolétarien comme forme de dictature transitoire.

La révolution russe avec Lénine leur a, depuis, apporté la notion qui leur faisait défaut. La lacune est aujourd'hui comblée. Les quelques retardataires de l'anarchisme contemporain n'ont plus aucune excuse pour se dresser contre la révolution en marche.

DEUXIÈME PARTIE

LES DIFFÉRENTS COURANTS DE L'ANARCHISME. — LE COMMUNISME ANARCHISTE. — NOTION DE L'ÉTAT. — BAKOUNINE, RECLUS, KROPOTKINE. — LA PROPAGANDE COMMUNISTE-ANARCHISTE DANS LA DERNIÈRE DÉCADE D'AVANT-GUERRE. — LES TENTATIVES COMMUNISTES-ANARCHISTES. — RAPPORT ENTRE LE BOLCHÉVISME ET LE COMMUNISME ANARCHISTE. — NOTION DE LA DISPARITION DE L'ÉTAT CHEZ LÉNINE ET CHEZ LES COMMUNISTES-ANARCHISTES.

Le 9 septembre 1867, à Genève (1), César de Paepe et Bakounine déclaraient que la paix serait toujours une fiction, tant que la révolution n'aurait pas donné la victoire définitive au prolétariat (2); que la guerre existerait tant qu'il y aurait des Etats. Et les deux socialistes affirmaient que le but devait être la destruction des Etats et la libre fédération des communes.

Ce jour-là l'Internationale ouvrière subissait sa première scission; le mouvement anarchiste

(1) Congrès de la Paix, organisé par l'Association Internationale des Travailleurs.

(2) Ils étaient loin de se douter qu'un demi-siècle plus tard exactement leur affirmation serait justifiée par la révolution russe et que bon nombre de leurs disciples se rencontreraient dans l'action avec d'autres disciples de ceux qu'ils combattirent ce jour-là.

prenait naissance. En effet, quelque temps après les Bakouninistes se réunissaient à Berne et signaient un manifeste contenant le programme suivant :

1° Abolition des cultes; substitution de la science à la foi;

2° Egalité politique, économique et sociale des individus des deux sexes; abolition du droit d'héritage; la terre, les instruments de travail, comme tout autre capital, devenant propriété collective de la société, ne pourront être utilisés que par les associations agricoles et industrielles;

3° Egalité des moyens d'entretien, d'éducation et d'instruction pour les enfants des deux sexes;

4° Repousser toute action politique n'ayant pas pour but immédiat et direct le triomphe de la cause des travailleurs;

5° Union universelle des libres associations remplaçant les Etats actuels;

6° La solidarité internationale des travailleurs substituée à cette rivalité des nations qu'on appelle patriotisme;

7° Association universelle de toutes les associations locales par la liberté;

Si l'on rapproche ce texte de celui du « Manifeste Communiste », on s'aperçoit de suite qu'il n'y a là qu'un schisme :

Cependant, pour les pays les plus avancés, les mesures suivantes pourront assez généralement être mises en application :

1° Expropriation de la propriété foncière et affectation de la rente foncière aux dépenses de l'Etat;

2° Impôt fortement progressif;

3° Abolition de l'héritage;

4° Confiscation de la propriété de tous les émigrés et de tous les rebelles;

5° Centralisation du crédit dans les mains de l'Etat au moyen d'une banque nationale dont le capital appartiendra à l'Etat, et qui jouira d'un monopole exclusif;

6° Centralisation, dans les mains de l'Etat, de tous les moyens de transport;

7° Multiplication des manufactures nationales et des instruments de production; défrichement des terrains incultes et amélioration des terres cultivées, d'après un plan général;

8° Travail obligatoire pour tous; organisation d'armées industrielles, particulièrement pour l'agriculture;

9° Combinaison du travail agricole et du travail industriel, mesure tendant à faire graduellement disparaître la distinction entre la ville et la campagne;

10° Education publique et gratuite de tous les enfants; abolition du travail des enfants dans les fabriques, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui. Combinaison de l'éducation avec la production matérielle, etc.

Les antagonismes de classes une fois disparus dans le cours du développement, toute la production étant concentrée *dans les mains des individus associés,* alors le pouvoir public perd son caractère politique. Le pouvoir politique, à proprement parler, est le pouvoir organisé d'une classe pour l'oppression des autres. Si le prolétariat, dans sa lutte contre la bourgeoisie, se constitue forcément en classe, s'il s'érige, par une révolution, en classe dominante, et, comme classe dominante, détruit violemment l'ancien régime de production, les conditions de l'antagonisme des classes, *il détruit les classes en général et, par là même, sa propre domination comme classe.*

A la place de l'ancienne société bourgeoise, avec ses classes et ses antagonismes de classes, surgit une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous (1).

Mais le schisme engendra au sein de l'Internationale deux courants si violemment opposés que la rupture devint inévitable. Elle eut lieu en octobre 1872 à la Chaux-de-Fonds où des délégués espagnols, italiens, français, prussiens, fondèrent la Fédération Jurassienne (2).

La déclaration de principes fut décrétée ainsi :

La Fédération spontanée des fédérations et sections libres de tous les pays sera indépendante d'un concours gouvernemental quelconque.

Le pouvoir politique doit être détruit, *alors même qu'il serait révolutionnaire;* en conséquence il faut que le prolétariat agisse en dehors de toute politique bourgeoise.

La possession des matières premières et tout le capital social est indispensable à la libre fédération des groupes producteurs fondée sur la solidarité et sur l'égalité.

A partir de ce moment, l'anarchisme entra dans l'histoire. Il eut ses assemblées régulières, ses hommes — et non des moindres, — sa doctrine et ses moyens.

Comment l'anarchisme maintenant va-t-il se

---

(1) Marx et Engels. — *Manifeste communiste.* — *Traduction de Laura Lafargue.*

(2) Les militants qui fondèrent la Fédération Jurassienne furent.

Pour la France : Pindy et Camet;

Pour l'Amérique : Lefrançais (de la Commune);

Pour la Prusse : Guillaume et Schwitzguébel;

Pour l'Italie : Costa, Cafiero, Malatesta, Nabruzzi et Fanelli;

Pour l'Espagne : Alerini, Farga Pellicer, Marcelan Morazo.

Bakounine, présent, avait pris l'initiative de la réunion.

développer? Conservera-t-il sa doctrine intacte? Ses moyens s'adapteront-ils aux situations historiques? Ses hommes continueront-ils à prêcher toujours le même idéal?

C'est ce que nous allons examiner :

Jusqu'en janvier 1883, époque du grand procès de Lyon, à la suite duquel Kropotkine, Emile Gautier, Pierre Martin, et de nombreux autres compagnons, furent condamnés à des peines sévères, le mouvement anarchiste, tel qu'il avait été décrété par la Fédération Jurassienne et vulgarisé par Reclus, Kropotkine, Bakounine et Malatesta, était à peu près resté dans l'orthodoxie doctrinale.

Une seule tentative d'application révolutionnaire eut lieu en Italie vers la fin de 1876 : Malatesta et Carlo Cafiero lançèrent la proclamation suivante :

La Fédération italienne croit que le fait insurrectionnel destiné à affirmer, par des actes les principes socialistes, est le moyen de propagande le plus efficace et le seul qui, sans tromper et corrompre les masses, puisse pénétrer jusque dans les couches sociales les plus profondes et attirer les forces vives de l'humanité dans la lutte que soutient l'*Internationale.*

Quelques mois plus tard, Malatesta et Cafiero passèrent à l'action. Accompagnés de trente camarades, ils attaquèrent le village de Lentino, firent prisonnier le maire, pillèrent la caisse municipale, distribuèrent l'argent aux pauvres, brûlèrent les archives. Ils firent subir le même sort à trois autres villages. Pendant six jours ils tinrent campagne, mais obligés de soutenir une lutte inégale, ils furent cernés et faits prisonniers dans une ferme.

L'échec de cette première tentative d'action insurrectionnelle de l'anarchisme eut une répercussion indéniable sur nombre de compagnons.

Du procès de Lyon à la période héroïque de la propagande par le fait, un certain nombre de tentatives insurrectionnelles se produisirent çà et là : émeutes des Invalides (avec Pouget et Louise Michel); prise des usines de Vienne (Isère) (avec Louise Michel et Pierre Martin).

Elles eurent le même sort que celle de Malatesta. La conséquence de ces échecs se fit forcément sentir. Sous l'influence d'une littérature fantastique (1), l'avortement de l'émeute, de l'insurrection des minorités agissantes fit place à la conception de l'acte individuel.

Dans leur impuissance à soulever non seulement les masses, mais même de petites minorités, les anarchistes, dans leur religieuse sincérité, concentrèrent en chacun d'eux toute la possibilité révolutionnaire et l'on vit apparaître cet enfantillage héroïque qui tient de la grandeur et de la noblesse : des hommes jeunes, vigoureux, courageux et intelligents, donnant souvent une incomparable puissance de vie en holocauste au monstrueux régime bourgeois. Que d'énergies perdues!...

De 1876 à 1895 le nombre des actes individuels de propagande par le fait se compta par dizaines et par centaines. Ils eurent lieu surtout en Russie, en Italie, en Espagne et en France.

Il y en eut peu en Allemagne : Haedel et Nobi-

---

(1) Aucune doctrine révolutionnaire, pendant plus de trente ans (de 1876 à 1910) n'a fait surgir autant de publications que le mouvement anarchiste. Aucun autre mouvement social n'a pendant un tel laps de temps, possédé une littérature aussi formidable.

ling qui, en 1878, attentèrent à la vie de Guillaume Ier, furent à peu près les deux seuls anarchistes qui agirent dans ce pays.

Il faudrait des pages et des pages pour citer tous les actes individuels ayant eu lieu pendant 20 années, dans le monde entier.

Toujours est-il que la propagande par le fait eut les mêmes résultats que les tentatives d'insurrection des minorités agissantes : résultats négatifs.

Alors?

Alors, il advint ce que nous avons déjà signalé dans la première partie : Le mouvement anarchiste prit des directions multiples : le plus grand nombre des compagnons, comme nous l'avons déjà exposé, entrèrent dans les syndicats; quant aux autres, ils formèrent des sectes et les déviations les plus abracadabrantes apparurent dans une Byzance où la fureur ne le cédait qu'au comique. Cependant parmi les anarchistes qui répudiaient le syndicalisme, ou qui, pour des raisons particulières, ne croyaient pas devoir y participer, un grand nombre de camarades formèrent une école qui fut, extérieurement au syndicalisme, la plus sérieuse et la plus influente : l'école des communistes-anarchistes. Elle eut une presse : *Le Libertaire,* le *Libre Examen, l'Homme Libre, Les Temps Nouveaux.*

Mais, à la doctrine fondamentale de l'anarchisme, exposée par les Bakounine, les Reclus, les Kropotkine, les Malatesta, les Jean Grave, les Pelloutier, allait s'en opposer une autre : la plus ignoble, la plus infecte que la philosophie humaine ait pu jamais imaginer et dont l'application devait un peu plus tard engendrer des mons-

tres de honte et d'ignominie. Il s'agit de la philosophie individualiste de Marx Stirner.

Autant les anarchistes-bakouninistes qui lancèrent des bombes ou se servirent du revolver étaient de belles figures, autant les individualistes de la *cambriole*, du *business* et du *banditisme*, furent répugnants.

Nous envisagerons plus loin l'individualisme. Pour l'instant examinons l'évolution du communisme-anarchiste qui fut, en réalité, le mouvement prébolchéviste d'avant 1914.

C'est à propos de la notion de l'Etat que les grands doctrinaires de l'*Internationale* se séparèrent.

Marx et Engels envisageaient la conquête de l'Etat par le prolétariat :

> Le prolétariat se servira de sa suprématie politique pour arracher petit à petit tout le capital à la bourgeoisie, pour centraliser tous les instruments de production dans les mains de l'Etat, c'est-à-dire du prolétariat organisé en classe dominante, et pour augmenter au plus vite la quantité des forces productives (1).

Bakounine avait une notion différente de la transformation sociale :

> Je suis un partisan convaincu de l'*égalité économique et sociale*, parce que je sais qu'en dehors de cette égalité, la liberté, la justice, la dignité humaine, la moralité et le bien-être des individus aussi bien que la prospérité des nations ne seront jamais rien qu'autant de mensonges. Mais partisan quand même de la liberté, cette condition première de l'humanité, je pense que l'égalité doit s'établir dans le monde par l'organisation spontanée du travail et de la propriété collective des associations productrices librement organisées et fédéralisées dans les communes,

(1) Marx et Engels. — *Manifeste communiste.*

et par la fédération toute aussi spontanée des communes, mais non par l'action suprême et tutélaire de l'Etat.

C'est là le point qui divise principalement les socialistes ou collectivistes révolutionnaires des communistes autoritaires partisans de l'initiative absolue de l'Etat. *Leur but est le même :* l'un et l'autre parti veulent également la création d'un ordre social nouveau fondé uniquement sur l'organisation du travail collectif, inévitablement imposé à chacun et à tous par la force même des choses, à des conditions économiques égales pour tous, et sur l'appropriation collective des instruments de travail.

. . . . . .

De là deux méthodes différentes. Les communistes croient devoir organiser les forces ouvrières pour s'emparer de la puissance politique des Etats. Les socialistes révolutionnaires s'organisent en vue de la destruction, ou si l'on veut un mot plus poli, en vue de la liquidation des Etats (1).

Cette identité du but entre le marxisme et le bakouninisme, ainsi que la conception de la liquidation des Etats proclamée par Bakounine, constituent le fondement du prébolchévisme sur lequel se sont appuyés les communistes-anarchistes et les syndicalistes-anarchistes, pour leur propagande pendant la dernière décade d'avant-guerre.

Le groupe des étudiants socialistes révolutionnaires internationalistes fut le plus grand artisan de cette soudure.

Si, avec Bakounine, Elisée Reclus nie la nécessité de la conquête de l'Etat, il n'en est pas moins profondément révolutionnaire et, plus que tout autre théoricien de l'anarchie, il a contribué, par ses travaux empreints du plus haut idéalisme, à

---

(1) Michel Bakounine. — *La Commune de Paris et la Notion de l'Etat.*

différencier nettement le communisme-anarchiste de l'individualisme :

On peut dire ainsi que l'évolution et la révolution sont deux actes successifs d'un même phénomène, l'évolution précédant la révolution, et celle-ci précédant une évolution nouvelle, mère de révolutions futures. Un changement peut-il se faire sans amener de soudains déplacements d'équilibre dans la vie? La révolution ne doit-elle pas nécessairement succéder à l'évolution, de même que l'acte succède à la volonté d'agir? L'un et l'autre ne diffèrent que par l'époque de leur apparition.

. . . . . .

Pour les grandes évolutions historiques, il n'en est pas autrement. Quand les anciens cadres, les formes trop limitées de l'organisme, sont devenus insuffisants, la vie se déplace, pour se réaliser en une formation nouvelle. Une révolution s'accomplit (1).

La révolution tiendra plus que ses promesses; elle renouvellera les sources de la vie en nous lavant du contact impur de toutes les polices et en nous dégageant enfin de ces viles préoccupations de l'argent qui empoisonnent notre existence. C'est alors que chacun pourra suivre librement sa voie : le travailleur accomplira l'œuvre qui lui convient; le chercheur étudiera sans arrière-pensée; l'artiste ne prostituera plus son idéal de beauté pour son gagne-pain et tous, désormais amis, nous pourrons réaliser de concert de grandes choses entrevues par les poètes (2).

Kropotkine, lui, s'élevait contre la nécessité même transitoire de l'Etat tout en restant marxiste quant au développement économique :

Le salariat est né de l'appropriation personnelle du sol et des instruments de production par quelques-uns. C'était la condition nécessaire pour le dé-

---

(1) Elisée Reclus. — *L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique*, pp. 15 et 19 (Ed. Stock).

(2) Elisée Reclus. — *Préface de la* Conquête du pain *par Kropotkine.*

veloppement de la production capitaliste : il mourra avec elle, lors même que l'on chercherait à le déguiser sous forme de bons de travail. La possession commune des instruments de travail amènera nécessairement la jouissance en commun des fruits du labeur commun.

Nous maintenons, en outre, que le communisme est non seulement désirable mais que les sociétés actuelles, fondées sur l'individualisme, sont même *forcées continuellement de marcher vers le communisme.*

. . . . . .

Mais notre communisme n'est ni celui des phalanstériens, ni celui des théoriciens autoritaires allemands. C'est le communisme-anarchiste, le communisme sans gouvernement — celui des hommes libres. C'est la synthèse des deux buts poursuivis par l'humanité à travers les âges : la liberté économique et la liberté politique (1).

Qu'on le veuille ou non les théories des trois grands doctrinaires de l'anarchie devaient avoir une influence incontestable sur les cerveaux qui ne se contentaient pas de voir dans l'anarchisme un certain snobisme ou une simple négation théorique.

Bakounine proclamait l'identité du but à atteindre pour les marxistes et les anarchistes.

Reclus affirmait la nécessité révolutionnaire.

Kropotkine démontrait que le capitalisme porte en lui l'inévitable communisme et qu'il faudra procéder à l'expropriation du régime bourgeois.

Fatalement les militants anarchistes du syndicalisme ainsi que les communistes-anarchistes, dont l'action était extérieure au mouvement ouvrier — mais qui n'en convergeaient pas moins

(1) Pierre Kropotkine. — *La Conquête du Pain.* Chapitre sur le communisme-anarchiste.

vers le même but : la révolution communiste — se trouvaient placés devant le plus grave problème que les événements en perspective posaient avec acuité : Comment s'organiserait la période révolutionnaire? De quelle façon se produirait la prise de possession? Quels seraient les organismes immédiats du régime communiste?

C'est sur ces différents points que, pendant la dernière décade d'avant-guerre, les communistes-anarchistes firent converger toute leur propagande.

A la veille de la grande grève générale de 1906 ces questions essentielles furent posées et discutées.

La Confédération générale du travail envisageant la grève générale comme une possibilité, envoyait au mois de juillet 1902, à toutes les organisations ouvrières le questionnaire suivant :

Camarades,

Nous vous prions (sans vous étendre sur les moyens propres à donner la victoire au peuple) de nous faire connaître, *en supposant le peuple maître de la situation*, comment vous pratiqueriez pour réorganiser la production dans votre corporation et comment vous concevez que pourrait s'assurer la circulation et la répartition des produits?

1° Comment agirait votre syndicat pour se transformer de groupement de lutte en groupement de production?

2° Comment opéreriez-vous pour prendre possession de l'outillage vous afférent?

3° Comment concevez-vous le fonctionnement des usines et ateliers réorganisés?

4° Si votre syndicat est un groupement de voirie, de transport de produits, de transport de voyageurs, de répartition de produits, etc., comment concevez-vous son fonctionnement?

5° Quelles seraient, une fois la réorganisation accomplie, vos relations avec votre fédération de métier ou d'industrie?

6° Sur quelles bases s'opérerait la distribution des produits et comment les groupes productifs se procureraient-ils les matières premières?

7° Quel rôle joueraient les Bourses du travail dans la société transformée et quelle serait leur besogne au point de vue de la statistique et de la répartition des produits?

LE COMITÉ CONFÉDÉRAL.

L'enquête, qu'ouvre le *Questionnaire* ci-dessus, a été décidée, après sérieuse discussion par le Comité confédéral. Elle n'est, d'ailleurs, que la préparation à la discussion approfondie d'un des points mis à l'ordre du jour du Congrès corporatif de Montpellier.

A ce questionnaire, Lauchiré donna la réponse suivante :

Il n'est pas besoin du concours des capitalistes pour édifier un embryon de société communiste, en procédant d'une façon beaucoup plus pratique que ne le firent les infortunés cabétistes; il suffirait d'augmenter la cohésion de l'organisation ouvrière, pour mieux dire, de discipliner les esprits, afin que chacun apporte à l'œuvre commune toute la force dont il est susceptible.

Par exemple, dans une ville comme Bordeaux, où le nombre des travailleurs syndiqués dépasse 12.000, il ne serait pas difficile d'organiser, dans une Maison du Peuple, la production, l'échange et la consommation; pour les individus, le numéraire pourrait être remplacé, dans une certaine mesure, par des bons que les organisations productrices régleraient entre elles.

Les boulangers, les tonneliers, les cuisiniers, les bouchers, les charcutiers, les cordonniers, les chapeliers, les tailleurs, etc., et bien d'autres professions pourraient être organisées pour la production, rapidement et avec certitude de réussite, grâce à cette clientèle de 12.000 syndiqués, dont le nombre grossirait sans cesse, en raison des multiples avantages

matériels et moraux qu'il y aurait à faire partie de la grande famille ouvrière.

Tabard s'exprima ainsi :

Que ferons-nous le jour où, vainqueur, le peuple triomphant aura, par la grève générale, détruit l'organisation bourgeoise?

A ce moment, les organisations centrales enfin unifiées, la Confédération générale du travail se trouvera être le seul organisme central pouvant apporter, par son action, la coordination nécessaire à la production et à la consommation; elle devra réunir dans son sein tous les représentants des fédérations d'industrie, ainsi que les délégués des Bourses du travail, ce sera donc la vraie représentation nationale des travailleurs.

Le syndicat, groupe initial des citoyens professant le même métier, aura dans chaque ville ou région à pourvoir à la fabrication ou aux travaux divers que peuvent exécuter les travailleurs d'une même profession. Ainsi, par exemple, les serruriers devront s'occuper de tout ce qui comporte les travaux de serrurerie, etc., etc. Les syndicats de même profession devront donc, sans plus tarder, s'unifier, afin d'assurer le travail avec plus de cohésion.

Le fonctionnement des usines et ateliers est peut-être la question la plus difficile à résoudre, parce que plus le cercle est restreint, plus il y a de chances pour que l'intimité entre les hommes soit facile; les syndicats devront donc *éviter toute réglementation.* Ils devront baser le travail sur le régime de la liberté la plus absolue.

L'égalité devra exister entre tous les travailleurs, chacun travaillant selon les forces que la nature lui a données et nul ne devra critiquer celui qui, moins bien doué, ne pourrait arriver à produire autant que celui dont la force et l'intelligence seraient plus développées.

. . . . . .

Le salaire, cette plaie sociale, dernière survivance de l'esclavage qui a été aboli théoriquement en 1848, devra disparaître.

. . . . . .

Donc, camarades, quel sera le mode de rétribution?

Je considère que la concurrence ayant disparu, alors que tous les travailleurs produiront pour eux-mêmes, ils auront largement le pouvoir de consommer à discrétion les produits de la terre et les objets manufacturés.

. . . . . .

Les heures de travail devront être, à mon avis, diminuées autant que pourra le permettre le besoin de la consommation.

Voici l'avis du syndicat des maçons, aides et similaires de la **Seine** :

Tout d'abord, il faudra que notre Fédération crée dans chaque département, arrondissement, canton ou commune, selon l'importance et les besoins, un syndicat de métier ou d'industrie, selon les facilités, s'il n'en existe pas, de manière à éviter le plus possible de dérangement et afin de bien connaître la localité pour ses besoins, notre corporation étant de celles qui doivent assurer à tous les membres de la société un abri aussi confortable que possible.

La Commission de propagande de la Bourse du travail de Montpellier, répondit :

Nous sommes d'avis que, sitôt la grève générale triomphante, chaque syndicat ou groupement corporatif doit se rendre dans sa Bourse du travail respective, y convoquer *tous* les ouvriers de la corporation, leur expliquer les bases sur lesquelles doit fonctionner la nouvelle société.

Exemple : Si vous êtes tailleur d'habits, vous prenez note du nombre d'habitants à vêtir que compte votre localité, ainsi que du nombre d'ouvriers tailleurs qu'elle possède; si la population a besoin de vingt mille vestes, et qu'avec le nombre d'ouvriers dont vous pouvez disposer, ainsi qu'avec le puissant concours de la machine-outil, vous puissiez satisfaire aux besoins de votre agglomération, tant mieux! Mais supposez un instant le contraire : que le nombre d'ouvriers, ainsi que l'outillage, soient insuffisants et qu'au lieu de produire vingt mille vestes en

un an, vous ne puissiez en confectionner que quinze mille, c'est donc cinq mille vestes qui vous manquent pour satisfaire aux besoins de votre population locale.

Dans ce cas, vous écrirez au secrétaire de votre Fédération qui, par des relations constantes se tient au courant du rendement de la production, de même que, par des demandes analogues à la vôtre, il se trouve fixé sur les besoins de la consommation dans les diverses régions; vous lui expliquez qu'il y a chez vous pénurie d'ouvriers de votre corporation et que, vu le manque de bras, vous ne pouvez satisfaire aux besoins de votre population. Le Comité fédéral, faisant droit à votre demande, vous envoie le nombre d'ouvriers nécessaires ou bien la quantité de vestes qui vous manque et que l'on trouve en plus dans une autre région plus fortunée au point de vue de cette spécialité.

Enfin, le camarade Bourchet, de la Fédération du cuivre, après quatre colonnes de considérations philosophiques, conclut ainsi :

1° Travail libre sans contrainte, sans salaire d'aucune nature;
2° Consommation libre suivant les goûts et les besoins;
3° Suppression absolue de la théorie de la valeur;
4° L'échange établi suivant les besoins;
5° La Bourse du travail, centre d'activité de la vie humaine.

L'auteur de la présente brochure déclarait (1) :

Les prolétaires seront-ils assez conscients, auront-ils suffisamment abandonné leurs préjugés, seront-ils assez instruits pour vivre tout à coup cette vie de liberté économique totale?

Je ne le crois pas.

Je suis convaincu que les sociétés vont à cette liberté et à ce bien-être dans l'ordre économique, mais jamais comme cela, par des coups de baguette magi-

(1) Ernest Girault. — *Au Lendemain de la Grève Générale* (1903), p. 23.

que. Je prévois, au contraire, que ce sera, non pas une évolution *dorlotante* et un *droit nouveau*, mais au contraire, par de violentes secousses, par des révolutions successives dont la grève générale nous apparaît comme la plus proche, comme l'ébranlement initial.

Et, n'en déplaise au camarade Bourchet, les périodes révolutionnaires sont autoritaires (1), *quelquefois même dictatoriales* et se prolongent *fatalement pendant un certain temps au delà de la révolution.*

Comme il faudrait imposer le communisme à des gens qui n'auraient pas intérêt à l'accueillir par des chants d'allégresse, ou à des crétins qui ne le comprendraient pas, que ferait-on?

Une phase autoritaire ne serait-elle pas fatale (2)?

Toujours est-il que l'imprécision, la confusion, le doute, la « démagogie » étaient dans bien des consciences. Tous les hommes de révolution, anarchistes ou autres, subissaient un trouble profond.

A la perturbation idéologique de l'anarchisme déjà signalée dans la première partie de cette brochure, vint s'ajouter l'imprévision totale du mouvement révolutionnaire.

Ce sont toutes ces raisons qui — au sein du mouvement communiste-anarchiste — déterminèrent une déviation : le *colonisme.*

Des camarades impatients — et je fus de ceux-là — pensèrent que le meilleur moyen de convaincre la classe ouvrière de la possibilité communiste consistait à avoir recours à des expériences démonstratives.

---

(1) Et une période révolutionnaire seule peut justifier cette autorité.

(2) Pendant 15 ans, les anarchistes ont vulgarisé ma brochure sans jamais m'avoir fait grief de ces passages; aujourd'hui, ils me qualifient de « traître »... Je pourrais pourtant leur citer bien d'autres écrits justifiant mon prébolchévisme.

Pendant une dizaine d'années surgirent, à Marseille, Vaux (Aisne), Aiglemont (Ardennes), Saint-Germain (S.-et-O.), et Bezons (S.-et-O.), des colonies communistes qui, hélas! ne donnèrent pas plus de résultats que les insurrections des minorités agissantes de l'anarchie, ou que les actes individuels de propagande par le fait.

Si Malatesta avait commis une formidable erreur, j'avoue que j'en ai commis une autre, plus formidable encore, en préconisant, pendant près de 10 ans, une méthode qui, fatalement, était vouée à l'échec. Je n'éprouve pas plus de honte à le reconnaître que je ne rougis de déclarer que sur bien d'autres points très importants je me suis trompé. Ceci ne signifie pas que je répudie toute l'éthique anarchiste. Sur diverses questions concernant la vie individuelle, je suis resté profondément anarchiste.

Les causes d'échec du mouvement *coloniste*, provenaient de deux erreurs fondamentales : la première était celle qui consiste à croire qu'un organisme social nouveau peut subsister au sein d'un milieu social qui le domine par opposition. Tout ordre de grandeur mis à part, les colonistes devaient se trouver placés devant des impossibilités de réalisation tout comme la révolution russe s'est trouvée et se trouve encore placée devant bien des difficultés par rapport au reste du monde capitaliste.

Il est un fait : le communisme ne sera intégral et total que lorsque la révolution sera devenue mondiale. C'est aujourd'hui un axiome pour tout révolutionnaire.

La deuxième erreur découlait du manque de discipline parmi les colons. Recrutés sans la

moindre sélection, les colonies communistes étaient, le plus souvent, composées de courageux et de fainéants; de producteurs et de parasites; d'hommes sérieux et de mabouls. Le temps et les forces vives perdus inutilement, l'argent gaspillé, peuvent seuls donner quelques regrets devant le résultat de ces tentatives, car le reste était plutôt comique.

La guerre mondiale a liquidé le colonisme.

C'est alors que tout ce qui restait de profond, de rationnel dans le communisme-anarchiste devait *historiquement* se rencontrer, se souder et se confondre avec le bolchévisme au cours de la révolution russe.

Quels étaient donc les points de contact qui existaient entre le communisme-anarchiste et le bolchévisme et que la révolution d'octobre 1917 avec Lénine, a mis en évidence?

C'était toujours sur la notion de l'Etat que la différence semblait exister et cela par la faute des social-démocrates qui, par leur interprétation démocratique du marxisme justifiaient l'opposition anarchiste.

Tel a été l'avis de Lénine qui rétablit le contact :

La critique de l'anarchisme se réduit, pour les social-démocrates contemporains, à cette pure banalité bourgeoise : « Nous sommes partisans de l'Etat; les anarchistes, non! » On comprend qu'une telle banalité dégoûte inévitablement n'importe quel ouvrier un tant soit peu réfléchi et révolutionnaire. Engels parle un tout autre langage : il fait remarquer que tous les socialistes considèrent la disparition de l'Etat comme une conséquence de la révolution socialiste. Ensuite, il pose concrètement la question de la révolution, celle précisément que les social-démocrates opportunistes laissent d'ordinaire de côté, aban-

donnant pour ainsi dire aux anarchistes le monopole de son étude. En posant cette question, Engels prend le taureau par les cornes : *la Commune* n'aurait-elle pas dû se servir davantage du pouvoir révolutionnaire de *l'Etat*, c'est-à-dire du prolétariat armé, organisé en classe dominante?

La social-démocratie officielle et majoritaire s'est toujours tirée de la question du rôle concret du prolétariat dans la révolution soit par un simple sarcasme pharisaïque, soit tout au plus par cette phrase évasive et sophistique : « On verra plus tard! »

Aussi les anarchistes sont-ils en bonne posture pour riposter à cette social-démocratie, laquelle manque à son devoir, qui est de faire l'éducation révolutionnaire des ouvriers (1).

Marx souligne exprès, afin qu'on ne dénature pas le sens véritable de sa lutte contre l'anarchisme, « la forme révolutionnaire et passagère » de l'Etat, nécessaire au prolétariat. Sur la suppression de l'Etat, *comme but, nous sommes complètement d'accord avec les anarchistes*. Nous affirmons que, pour atteindre ce but, il est indispensable d'utiliser provisoirement *contre* les exploiteurs les instruments, les moyens et les procédés du pouvoir d'Etat, de même que, pour supprimer les classes, il est indispensable d'établir *la dictature provisoire de la classe opprimée*. Marx choisit la façon la plus tranchée et la plus nette de poser la question contre les anarchistes : En rejetant « le joug des capitalistes », les ouvriers doivent-ils « déposer les armes », ou au contraire les tourner contre les capitalistes afin de briser leur résistance? Or, si une classe fait systématiquement usage de ses armes contre une autre classe, qu'est-ce là, sinon « une forme passagère » d'Etat?

Que chaque social-démocrate s'interroge : a-t-on bien posé la question de l'Etat dans la polémique avec les anarchistes? A-t-elle été bien posée par l'immense majorité des partis socialistes officiels de la IIe Internationale? (2)

Voilà bien le contact rétabli par Lénine; mais

---

(1) Lénine. — *L'Etat et la Révolution*, pp. 86 et 87.

(2) *Idem.*, pp. 83 et 84.

va encore beaucoup plus loin dans son interprétation d'Engels :

C'est maintenant que nous pouvons apprécier toute la justesse des remarques d'Engels, accablant de ses sarcasmes impitoyables cet absurde accouplement des mots « Liberté et Etat ». *Tant que l'Etat existe*, pas de *liberté;* quand régnera la *liberté, il n'y aura plus d'Etat.*

La condition économique de la complète extinction de l'Etat, c'est le communisme arrivé à un degré de développement tel que toute opposition disparaîtra entre le travail intellectuel et le travail physique et que, par conséquent, disparaîtra l'une des sources de l'inégalité sociale contemporaine — source que la seule socialisation des moyens de production, la seule expropriation des capitalistes est absolument impuissante à tarir d'un coup (1).

Lénine va aussi loin que n'importe quel communiste-anarchiste en ce qui concerne la négation de l'Etat et la prise au tas. Les plus farouches fédéralistes peuvent être satisfaits.

L'Etat pourra mourir complètement lorsque la société aura réalisé le principe « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins », c'est-à-dire lorsqu'on se sera tellement habitué à observer les règles primordiales de la vie sociale et que le travail sera devenu tellement productif que tout le monde travaillera volontairement *selon ses capacités.* La répartition des produits n'exigera plus que la société assigne à chacun la part de produit lui revenant. *Chacun sera libre de prendre « selon ses besoins »* (2).

Je serais curieux de savoir si, parmi les contempteurs anarchistes de Lénine, du bolchévisme et de la révolution russe, beaucoup se sont donné la peine de connaître la pensée intime de celui

(1) Lénine. — *L'Etat et la Révolution.*

(2) *Id.*

qui, au début des formidables événements d'octobre 1917, voyait, avec juste raison, dans les communistes-anarchistes les meilleurs alliés des bolchévistes puisque les uns et les autres étaient solidement convaincus de la nécessité d'abattre à tout jamais le régime capitaliste?

Et lorsque la première révolution prolétarienne fut accomplie, n'y avait-il donc rien de changé dans le monde qui pût attirer l'attention des transcendants de l'anarchie?

Je crois bien que toutes ces choses sont passées inaperçues pour beaucoup, préoccupés qu'ils étaient de faire *renaître* leur « marotte » pour le plus grand profit des ennemis du prolétariat.

Cependant il n'y avait pas que des « impulsifs et des rêveurs » parmi les anarchistes. Beaucoup d'entre eux se donnaient la peine d'observer et de réfléchir.

Devant les réalités, devant une situation révolutionnaire, devant le plus grand événement de tous les siècles, la voie qu'ils avaient depuis si longtemps cherchée en tâtonnant s'ouvrait devant eux, immense et large. Ils s'y sont engagés, accomplissant ainsi, simplement et modestement, leur devoir, sans crainte d'être méprisés et insultés.

TROISIÈME PARTIE

LA FAILLITE DU MOUVEMENT ANARCHISTE. — LE BYZANTINISME DES SECTES ET LES DÉVIATIONS MALADIVES DE L'ANARCHISME. — CONSÉQUENCES DE L'INDIVIDUALISME. — SIMPLES NÉGATIONS. — INORGANISME ET AMORPHISME ANARCHISTES. — MÉPRIS DES RÉALITÉS ÉCONOMIQUES ET SOCIALES. — INCOMPRÉHENSION DE LA RÉVOLUTION RUSSE. — DÉLIQUESCENCE ANARCHISTE. — PROPAGANDE CYNIQUE. — COURANT CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE. — DERNIERS SPASMES INDIVIDUALISTES.

Un philosophe fugitif et malchanceux eut un jour l'idée d'ériger en doctrine ses déboires et ses rancœurs; ses malheurs et ses dépits; ses haines et ses colères.

Ayant, paraît-il, beaucoup souffert, Marx Stirner pensa que *rien* ne pouvait lier l'être humain à d'autres êtres humains. En un paradoxe de plus de 400 pages, il s'efforça de substituer, à l'homme possesseur de certains attributs, à l'homme *résultat de son milieu* et de *son propre effort*, c'est-à-dire à l'homme prenant conscience de la matière dont il est issu et du milieu dans lequel il vit, — Marx Stirner, dis-je, s'employa à substituer à l'homme, l'*individu* n'ayant comme ultime attribut que le Moi indicible et tout-puissant.

Son livre : *L'Unique et sa Propriété,* parut en 1844 à Leipzig et tomba dans l'oubli pendant plus d'un demi-siècle. Ce n'est que vers 1898 qu'un poète anarchiste, J. H. Mackay, le sortit de cet oubli. Puis, en 1899 un préfacier de talent et un éditeur habile, lancèrent à grand renfort de publicité, ce catéchisme individualiste, au sein du monde anarchiste.

Quelle pierre dans la mare!...

Ce fut au moment même où la période héroïque était à son déclin, où la théorie de l'action des minorités agissantes faisait complètement faillite, que cette cynique philosophie réapparut. Quel merveilleux prétexte pour les snobs, les bilieux, les vicieux, les arrivistes et les dévoyés de la bourgeoisie décadente, qui s'étaient infiltrés dans les milieux anarchistes, pour couvrir du drapeau noir de l'anarchie leurs plus sales penchants et leurs plus basses besognes.

On justifiait tout au nom de l'individualisme-anarchiste. Une période électorale avait-elle lieu? Nos bons individualistes s'empressaient d'aller trouver les pires réacteurs afin de prêcher, non pas, comme les communistes-anarchistes, par antiparlementarisme, mais pour faire le « jeu » de ceux qui « casquaient ». Peu importaient les conséquences, pourvu qu'on profitât des « poires »! La prostitution, le cambriolage, le faux-monnayage, furent autant de manifestations de la reprise individuelle. Et quel sens fut donné à ces actes!... Les mystiques de la propagande par le fait, — les Pini, les Duval, — ont, eux aussi, cambriolé; mais quand ils ont eu des fortunes, ils ne les ont pas employées pour leur jouissance personnelle, ils s'en sont servi pour

la propagande. Ceux-ci furent de grands enfants, qui se sont sacrifiés, et qui, au moins, étaient impulsés par un profond idéalisme. Tandis que les *Uniques* ne donnaient à ces actes illégaux que le sens de la satisfaction personnelle et égoïste.

Ils allèrent plus loin; la dénonciation policière, le vol et le cambriolage du « camarade » qui leur avait donné asile, pouvaient même pour eux se justifier.

Evidemment le catéchisme stirnérien a servi à bien des arrivistes anarchistes; mais il a fait aussi des milliers et des milliers de malheureuses victimes. Pour ces derniers, la religion de leur *Moi-Dieu* n'a su engendrer en leur individu qu'un peu plus de souffrance.

« *Je n'ai basé ma cause sur rien* », a dit Stirner, et voilà que certains de ces interprétateurs ont été, eux aussi, au sacrifice, sans cause, sans idéal, sans but! La souveraine puissance de l'Unique individualisé, inorganisé, indiscipliné, n'est qu'une pauvre, bien pauvre petite puissance qui se heurte à la force monstrueuse d'une société formidablement organisée, lorsque l'homme seul veut s'attaquer et non s'adapter au régime capitaliste.

Les extrêmes se touchent : l'individualisme absolu de Stirner a conduit les révoltés amoraux — qui ont eu la folie d' « attaquer » — à la centrale ou au bagne; et les arrivistes sans vergogne — qui se sont « adaptés » — au pouvoir. Les uns ont employé l'illégalité; les autres ont su se servir de la légalité. Simple différence de tactique... Bonot et Garnier eussent pu être ou Briand ou Jouhaux, et ces deux derniers auraient pu finir comme les deux premiers. J'ai

connu ces quatre phénomènes. Ils avaient la même mentalité individualiste et stirnérienne. L'un d'eux, le célèbre Léon Jouhaux, me disait un jour, au sein d'un groupe individualiste d'Aubervilliers dont il était l'animateur : « La révolution? C'est bon pour les poires! L'homme conscient fait sa révolution tous les jours. Ce ne sont pas les moyens qui manquent! » Il n'était pas encore syndicaliste.

Légitime ou illégitime, juste ou injuste, que m'importe? Ce que me permet *ma puissance,* personne d'autre n'a besoin de me le permettre; elle me donne la *seule autorisation qu'il me faille.* Le droit est une marotte dont nous a gratifiés, un fantôme; *la force,* c'est moi-même, moi qui suis puissant, qui suis possesseur de la puissance.

Le droit est au-dessus de moi, il est absolu, il n'existe que chez un être supérieur qui me l'accorde comme une faveur; c'est une grâce que me fait le juge. La puissance et la force n'existent qu'en Moi, qui suis le Puissant et le Fort (1).

. . . . . .

Emparez-vous de la *Jouissance,* et elle vous appartiendra de droit; mais quelle que soit l'ardeur de vos désirs, si vous ne la saisissez pas, elle restera le « droit bien acquis » de ceux dont elle est le privilège. Elle est *leur* droit, comme elle eût été le *vôtre,* si vous la leur aviez arrachée (2).

. . . . . .

Un homme n'est « appelé » à rien; il n'a pas plus de « devoir » et de « vocation » que n'en ont une plante ou un animal (3).

. . . . . .

Pour toute critique libre, le critérium était une pensée; pour la critique propre, égoïste, le critérium c'est Moi, Moi l'indicible et par conséquent l'impensable. *Est vrai, ce qui est mien; est faux* ce dont je

(1) Marx Stirner. — *L'Unique et sa Propriété.*
(2) *Id.*
(3) *Id.*

suis la propriété; vraie par exemple est l'association; faux sont l'Etat et la Société (1).

. . . . . .

Je gaspille ma jouissance de moi, parce que je crois devoir servir un autre que moi, parce que je me crois des devoirs envers lui, et me crois appelé « au sacrifice », au « dévouement », à « l'enthousiasme ». Eh bien, si je ne sers plus aucune idée, aucun « être supérieur », il va de soi que je ne servirai plus alors aucun homme, sauf — et dans tous les cas — Moi. Et ainsi ce n'est pas seulement par l'être ou par l'action, mais encore par la conscience que je suis l'Unique (2).

Et voilà où le philosophe en arrive sous prétexte de combattre le christianisme et la philosophie hégélienne, de dépasser Br. Bauer et de surpasser Feuerbach. Il ne rejoint qu'Alexandre Hertzen dans un *Nihil* qui n'est même pas une réaction contre le mysticisme religieux, puisqu'il n'est qu'un *Nihil* paradoxal. Ce seul exemple : l'affirmation de l'association par la négation de toute société.

Evidemment, les fondateurs de l'anarchisme, par leurs écrits, devaient réagir contre le courant individualiste qui se manifeste puissamment de 1900 à 1914 : Kropotkine, dans son *Entr'aide* et *La Science Moderne et l'Anarchie;* Elisée Reclus, dans son immortel ouvrage *L'Homme et la Terre,* — l'un des plus beaux monuments du savoir humain, — Jean Grave, dans *la Société Future;* Christian Cornélissen, dans *En marche vers la Société nouvelle* et Domela Nieuwenhuis, dans *le Socialisme en danger,* apportèrent tout un faisceau d'arguments, qui s'opposaient à l'argumentation décevante de Marx Stirner.

---

(1) Marx Stirner. — *L'Unique et sa Propriété.*

(2) *Id.*

Mais les communistes-anarchistes avaient beau vulgariser dans *les Temps Nouveaux* et *le Libertaire*, les idées de leurs doctrinaires, l'individualisme devait accomplir son œuvre de déviation et de dévastation. Un coup mortel était à tout jamais porté à l'anarchisme. Désormais, deux camps ennemis se dressaient face à face; le camp individualiste et le camp révolutionnaire.

Ceux qui, aujourd'hui, prétendent qu'il n'en est rien, auront beau torturer les textes, les interpréter pour les besoins d'une cause perdue, ils ne feront jamais « avaler » à qui que ce soit que Bakounine se confond avec Stirner. Le premier est allé retrouver Lénine; l'autre a rejoint Aristide Briand.

Cependant avant que le livre de Stirner ne devînt définitivement le bréviaire des « adaptés » à n'importe quel régime politique, il engendra, lui aussi, un certain courant de mysticisme. Des hommes « enthousiastes » malgré la recommandation du Maître, enthousiastes dans leur folie et leur cynisme, pensèrent, et ce fut là leur erreur d'interprétation et le crime des misérables qui les y déterminèrent par une littérature aussi infâme qu'idiote, que l'individualisme pouvait avoir une application illégale.

Les « bandits » et le « banditisme », surgirent tout à coup. Ce ne fut pas long. Le compte a été vite réglé! Hélas! comme toujours, il y eut, parmi les bandits, des « fripouilles » et de malheureuses victimes! « Redonnez-moi la liberté pendant 24 heures, afin que je puisse châtier le misérable qui nous a trahis! » dit aux jurés *Raymond la Science*, qui, malheureusement, avait vu clair trop tard.

Pendant que l'individualisme accomplissait ses « ravages », d'autres schismes divisaient le milieu anarchiste.

Les *Naturiens*, proclamant la nécessité de revenir à l'état naturel et adversaires farouches de la science, recouraient cependant aux rotatives pour leurs éditions et les plus célèbres d'entr'eux, portaient des « lunettes avec garniture en or ». Un jour, quelqu'un leur fit remarquer très justement, qu'ils auraient dû logiquement n'écrire leurs pensées que sur des feuilles d'arbres et avec leur sang.

Les *Sauvagistes* considérèrent que les Naturiens n'étaient que des « civilisés » et firent mieux. Ils s'affublèrent de peaux de bêtes et couchèrent dans des chambres d' « immeubles » où ils semèrent du gazon qui ne poussa que médiocrement.

Puis les *Végétariens* se constituèrent en école de rénovation alimentaire. Il y avait déjà longtemps que les physiologistes indiquaient qu'un régime absolu pour l'humanité entière, serait le meilleur moyen de l'anémier et de l'affaiblir. Végétarien selon l'état physiologique de l'individu, selon la latitude où il vit ou selon son âge? rien de mieux! Mais en quoi cela peut-il être le prétexte à fonder une secte? Ne verrons-nous pas aussi un jour celle des « laxatistes » et celle des « fruitistes ».

Ne rions pas. Les végétariens sont des *anarchistes réactionnaires*. Les *crugivoristes* se sont séparés d'eux afin d'approcher encore un peu plus de la « pureté et de la vérité ». Malheur à celui qui fait cuire ses aliments! Mon ancien camarade Butaud, — qui est le meilleur type que

j'aie jamais connu, — se chargera de l'excommunier. « Tous ces gens-là, — diront les *scientistes*, — ne sont pas sérieux. Nous seuls possédons la vérité » : Critérium :

Celui qui se lave les pieds est un homme conscient;
Celui qui ne prend pas sa douche tous les matins est un abruti;
On peut manger du chien, afin de vivre sans être obligé de travailler;
On pourrait même manger de l'homme si la nécessité s'en faisait sentir.

Le plus curieux, c'est que ces conclusions originales, découlent d'ouvrages sociologiques ayant une grande valeur critique. Comme quoi Einstein et Paraf-Javal font du relativisme comme chien et chat.

Puis voilà une petite application charmante du Mormonisme. Le *néo-sexualisme*. Le camarade Armand, jaloux des lauriers et surtout des joies amoureuses du père Brigham Young, fit renaître le Mormonisme. Gare à l'exil vers les Grands Lacs! Heureusement pour les néo-sexualistes, le danger de leur doctrine n'est pas immédiat pour l'oligarchie capitaliste.

Enfin, tout récemment, une secte anarchiste très érudite s'est révélée au monde éberlué : je veux parler des *Universalistes*.

Pour conquérir l'univers, il faut s'ingurgiter cérébralement toutes les connaissances humaines. L'homme doit être un univers scientifique, afin de pouvoir s'intégrer dans une société harmonieuse.

Cette grandiose conception rendit service à quelques-uns — les mieux doués, — qui à force d'études acharnées devinrent des autodidactes remarquables; mais la plupart des universalistes,

contractèrent de l'anémie cérébrale par surmenage intellectuel à force de se bourrer le crâne sans la moindre méthode. J'en ai connu un, qui s'est suicidé à 22 ans; certains autres sont allés se reposer dans des asiles d'aliénés.

On pourrait croire que tous ces « maboulismes », toutes ces déviations maladives d'un mouvement social qui eut, sans conteste, sa grandeur et sa valeur, sont apparus sans crise, sans violence, sans assauts. Non pas! Il y eut, pendant de longues années, une période byzantine, où l'on ne se contenta pas de couper des cheveux en mille morceaux, mais où le processus de divisions et de subdivisions incohérentes donna lieu à des violences inouïes. Il y eut des drames, des blessés et des morts.

Voilà où le mouvement anarchiste — qui fut un moment fulgurant — en était arrivé, à la veille de la guerre mondiale.

Certes, le *Socialisme* et le *Syndicalisme* firent faillite; mais l'*Anarchisme aussi.*

La garde libertaire s'indigne du ralliement qui s'est opéré au sein du parti communiste français et de la IIIe Internationale. Comment pouvait-il en être autrement? Tout homme sérieux devait-il continuer à perdre son énergie dans un milieu qui n'avait plus aucun pouvoir de rayonnement; parmi des « marottiers » se refusant à toute observation, niant les plus terribles « réalités »; se laissant emporter vers l'*absolu* de toutes les « toquades », pendant que le monde était devenu un vaste champ de bataille où deux armées allaient s'affronter : celle du prolétariat et celle de l'oligarchie? Les communistes-anarchistes se sont enrôlés — le mot fera bondir — dans l'ar-

mée prolétarienne; leur place y était marquée; ils y forment maintenant un bataillon de fer. L'Histoire dira un jour, s'ils se sont trompés.

La révolution russe et la IIIe Internationale, dont elle est issue, ont posé pour le prolétariat mondial et dans un sens immédiat, les trois grands problèmes suivants :

La révolution mondiale et la conquête de l'Etat;

La dictature du prolétariat;

Le désarmement de la bourgeoisie, l'armement du prolétariat et la constitution de l'armée rouge.

C'est au sujet de ces trois problèmes que les « libertaires » irréductibles se dressent contre les bolchévistes et contre la révolution russe. A dessein, je laisse de côté toute leur polémique au sujet des « actes bolchévistes ». Il leur a été répondu par ailleurs.

Un moment désemparés devant l'ampleur du mouvement communiste, ils tentèrent de se ressaisir en tenant à Lyon leur fameux congrès où ils décidèrent d'entrer en masse dans les syndicats afin de faire face « aux traîtres qui adhéraient au Parti » et aussi pour combattre tous les « politiciens ».

La décision fut prise et l'entrée eut lieu; mais ce qui devait arriver arriva inévitablement. Ou les anarchistes non communistes sont sincères, ou ils ne le sont pas. S'ils sont sincères, le virus individualiste est en eux et au grand jamais ils ne s'accommoderont des exigences que comporte toute forme d'organisation; ils seront toujours indisciplinés et n'accepteront pas *a priori* la loi des majorités. Ou ils ne sont que des *arrivistes*,

des *carriéristes*, c'est-à-dire des politiciens d'un genre particulier et ils se démasqueront à tout propos. Leur jeu apparaîtra, quoi qu'ils fassent. Il s'est trouvé que la plupart d'entre eux était sincère. Leur action s'est très rapidement amoindrie. « Amorphistes » et « Inorganistes » par essence, ils ne peuvent être des impulseurs de masses et ils ne le seront jamais.

Négateurs de l'Etat, même transitoire, de toute dictature et de toute discipline, quels peuvent être leurs mots d'ordre? Ils sentent parfaitement que si tout à coup ils devenaient « les maîtres du mouvement ouvrier » et qu'ils puissent conduire les foules à la révolution, ils seraient singulièrement embarrassés de leur victoire. Plus d'un parmi eux se demande au fond de lui-même s'il ne serait pas obligé, le « moment venu » d'avoir recours tout comme ces « sales communistes » à la violence organisée afin de s'opposer au « retour historique de la contre-révolution ». Ils ne sont pas assez niais pour admettre le « coup de baguette magique de la révolution » fût-elle la révolution anarchiste. C'est pourquoi les négatives de la conquête de l'Etat, de la dictature et de l'armement du prolétariat ne sont pas, au fond, des arguments bien sérieux de la part des syndicalistes-anarchistes.

Comme les « copains anars » ne sont pas, de leur nature, très diplomates et pas pour « un sou politiciens », ils se laissent habilement manœuvrer par les « roublards du syndicalisme pur ». Ceux-là sont plus malins. Leur doctrine est connue. Partisans de la transformation sociale, ils ont un but : la destruction de l'Etat bourgeois et son remplacement par le Fédéra-

lisme au sein duquel la corporation sera maîtresse de l'instrument de production. La *mine aux mineurs*, la *voie ferrée aux cheminots*, etc., la possession de la chose par la catégorie professionnelle. Monstrueuse conception qui rétablirait le *privilège* corporatiste et dresserait les fédérations les unes contre les autres. Cette conception qui règne encore chez beaucoup de syndicalistes et de fédéralistes provient d'une incompréhension totale de la révolution prolétarienne. L'*administration des choses* est une fin communiste, prévue logiquement par Lénine et les révolutionnaires russes comme conséquence du processus de développement de la dictature transitoire du prolétariat, mais où les producteurs ne sont « qu'individuellement et collectivement responsables » de l'instrument de travail et non « corporativement et collectivement » possesseurs de cet instrument de travail.

Un fait : le développement de la coopération en Russie a pris une telle importance que le Centrosoyous est la plus formidable organisation économique qui soit au pays des Soviets. Son administration s'étend sur toute la production et la consommation, réglant la vie de plus de trente millions d'hommes. Qui a permis ce formidable développement de la coopération russe? La dictature transitoire du prolétariat.

Quelle forme de propriété individuelle ou collective la coopérative russe a-t-elle engendrée? Elle n'en a laissé subsister aucune.

Et c'est une vérité qui ne choque aucun bolchéviste que d'affirmer que si la dictature des Soviets a, dans une certaine mesure, cédé le pas à la coopération, c'est au profit de l'administra-

tion des choses. Ce phénomène indique le sens de l'*Etat qui meurt* prévu par Engels.

Dès les débuts de la révolution russe, le mouvement anarchiste en France sembla vouloir, un instant participer à la défense de la dictature du prolétariat, mais sous l'influence de quelques hommes dénués de toute culture sociologique, incapables de saisir les réalités économiques, il dévia complètement de la voie tracée par les événements. Comme toujours cela parut original à quelques « farouches » de se retourner contre le *communisme*. Par ses réalisations, la révolution russe, ne dépassait-elle pas de « cent coudées » les hommes et les choses de l'anarchisme? A l'orgueil et à la vanité de quelques impulsifs et de certains énergumènes — qui comprenaient que leur non-valeur ne leur permettrait pas de jouer un « rôle » dans la révolution mondiale — vint s'ajouter une haine implacable du bolchévisme et une véritable « phobie » de la IIIe Internationale.

Le résultat ne se fit pas attendre. L'indignation et la déception s'emparèrent de la majorité des communistes-anarchistes. La scission de Tours ne sélectionna pas seulement les socialistes; elle sélectionna aussi les anarchistes. L'immense majorité des communistes-anarchistes adhéra à la IIIe Internationale.

Certains diront : « ce n'est pas vrai ». La réponse est bien simple : qu'on fasse un recensement et l'on verra! Je suis tranquille! Je connais mieux que quiconque le nombre des « compagnons » qui ont adhéré au Parti.

Une fois de plus l'histoire a proclamé l'irrémédiable. A qui la faute? Nous sommes pragma-

tistes. Il aurait pu en être autrement si certains militants anarchistes avaient consenti à prendre la position que les circonstances leur demandaient de prendre. Ils ne l'ont point voulu par absolutisme, toquade, incompréhension et mesquine jalousie. Tant pis pour eux. Le sens de la révolution mondiale en sera-t-il modifié? Evidemment oui. Non pas parce que le nombre des « libertaires décadents » peut avoir une grande influence sur l'ensemble des événements; mais parce que si tous les anarchistes s'étaient intégrés dans le mouvement communiste, celui-ci aurait plus rapidement évolué vers l'administration des choses, et, d'autre part, parce que la contre-révolution aurait trouvé moins de collaborateurs. Et ce n'est pas une calomnie d'affirmer cela. Du moins pour mon compte personnel, je ne donne pas à ma phrase un sens calomnieux. C'est un fait que l'attitude des « derniers anarchistes négateurs » se dressant *contre toute dictature* est un appoint, si faible soit-il, pour la contre-révolution.

Cependant la formule : « contre toute dictature » n'est-elle pas une niaiserie? Est-ce que toute violence, toute résistance, tout acte révolutionnaire, n'est pas une forme de dictature? Les camarades anarchistes n'y ont-ils pas recours à tout instant? La *dictature de la trique* contre la *dictature de la baïonnette rouge*, quel sophisme!

Passons! La déliquescence libertaire s'affirme chaque jour. Pourquoi perdre son temps? Où aller? Que faire? Continuer à poser des petits papillons sur lesquels on a imprimé que : « *Mieux vaut prostituer son bas-ventre que ses bras* »? ou encore que : « *La reprise individuelle est le*

commencement de la révolution »? Ce n'est pas sérieux. Ce ne sont même que des sottises.

Ou enfin parcourir le cercle et sous prétexte de faire la contradiction déclarer, en voyant marcher les sociétés humaines, que l'humanité est immobile, ou encore retomber dans les « maboulismes anarchistes » qui proclament que la vérité, la fraternité et la justice ne peuvent exister que dans la primitivité des choses et des hommes et, logiquement, sonner le retour en arrière?

Allons donc!

Ce serait insulter à la mémoire d'Elisée Reclus et de Bakounine. L'anarchisme n'a jamais été une doctrine de troglodytes. Il a, pendant un demi-siècle, jeté une grande lueur sur le monde. Cependant son erreur fondamentale fut « *l'abolition de l'Etat, tout de suite* ». Le bolchévisme a démontré depuis octobre 1917, que l'abolition de l'Etat ne pouvait être contenue que dans la dictature transitoire du prolétariat, s'érigeant en classe dominante afin de faire disparaître toutes les classes.

Les douze apôtres, après s'être séparés à Jérusalem, se sont perdus en chemin.

Karl Marx et Bakounine se sont séparés à Genève le 9 septembre 1867, mais ils se sont retrouvés le 17 octobre 1917 à Pétrograd. Le camarade Antonoff après la prise du Palais d'Hiver, où venait de s'écrouler la domination czariste, tendit chacune de ses mains aux deux grands internationalistes.

Beaucoup d'entre nous avons répondu en tendant la nôtre.

Telles sont les raisons de notre adhésion à la IIIe Internationale.

CONCLUSION

Les anarchistes se rendront compte eux-mêmes à la lecture de cette modeste brochure, que j'ai évité non seulement d'être injurieux, mais injuste. J'ai trop souffert moi-même de l'injustice des hommes au cours de mon existence de militant qui compte déjà 33 années de « brèche », pour faire acte d'injustice.

Je n'ai pas voulu non plus polémiquer. Il s'agit d'une question trop sérieuse. Elle dépasse toute polémique.

Lorsque, pendant 23 années, on a milité au milieu d'un groupement d'hommes dont on a partagé tous les espoirs et toutes les déceptions, avec lesquels on a bataillé ardemment en affrontant les pires dangers, avec lesquels bien des fois on a risqué et sa liberté et sa vie, avec lesquels au nom de la même doctrine on a « subi les mois et les années de prison », ce n'est ni un coup de tête ni un moment d'impulsivité qui vous fait quitter ce groupement et abandonner le mouvement auquel on a tant « collaboré ».

Des raisons sérieuses et profondes peuvent seules expliquer non pas ce « revirement »; mais un tel changement de tactique. Les *irréductibles* et les *purs* peuvent regretter une telle attitude; mais pourquoi donc ne veulent-ils pas la « comprendre »?

Je n'ai pas été seul à prendre cette attitude. Au contraire, bien des « compagnons » m'ont suivi, et chaque jour, des anarchistes rallient le P. C.

D'où la colère de quelques « chefs libertaires ».

En publiant cette simple étude du mouvement anarchiste, je me réserve peut être bien des « coups »! Et après?...

La flèche pour si empoisonnée qu'elle soit n'attirera, de ma part, aucune calomnie ni aucune injustice. Je ne veux me servir que de faits et de réalités.

Je ne suis pas de ceux qui prétendent que les anarchistes sont des « mouches », ni — parce que n'étant plus au milieu d'eux — qu'il faut les tenir tous pour des *agents conscients de la réaction*. Dire cela est une infamie et un mensonge. Les anarchistes, ayant été si souvent victimes de ces arguments de « politiciens », doivent moins que quiconque avoir recours à aucune infamie, à aucun mensonge. La vérité à leur égard, le Parti communiste la proclame sans cesse : en se refusant à toute discipline et à tout contrôle, les « anarchistes sincères laissent pénétrer parmi eux de nombreux provocateurs et une multitude de policiers ». Il serait extraordinaire qu'il en fût autrement. Toute porte ouverte appelle les « curieux ». Métivier et Le Flaoutter la franchissent complètement et s'installent au milieu des « copains ».

Mon avis est que toutes les « mauvaises actions » qu'on peut imputer aux libertaires, ont leur point de départ dans autant d'erreurs correspondantes. Je suis convaincu qu'il n'y a pas « crime » de leur part; mais *erreur profonde*. On

m'accordera de connaître quelque peu la psychologie anarchiste. Eh bien, chez beaucoup d'entre eux lorsqu'une idée s'est infiltrée en leur cerveau, elle devient *idée fixe, préjugé, marotte.* Rien à faire pour que cette idée passe au crible. Quand par hasard les plus « libre examen » ont tourné et retourné une question, ils abandonnent inévitablement les clichés et viennent aux réalités immédiates. Le rêve fait place à l'action.

Là est toute l'importance du ralliement des anarchistes à la IIIe Internationale.

Il m'arrive souvent de rencontrer de-ci, de-là, par les villes et les campagnes quelques « vieux anarchistes attardés » qui consentent encore à me serrer la main en regrettant que je sois parti. Je leur réponds : Quel dommage que vous ne veniez pas plus vite à la révolution. Vous en perdez du temps!

En effet, devant les monstrueuses forces de domination oligarchique qui s'avèrent chaque jour, devant la montée du fascisme, il ne s'agit plus de faire du sophisme et du paradoxe; de bavarder, d'ergoter, de discutailler; il faut battre notre ennemi commun; il faut abandonner les nuages et descendre de la Tour d'Ivoire; il faut réaliser tout de suite la révolution prolétarienne et enfin bâtir une société meilleure. Après, et après seulement, les anarchistes pourront, sur l'esquif aérien, s'envoler à nouveau : *Sic itur ad astra.*

ERNEST GIRAULT.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 7

PREMIÈRE PARTIE

L'anarchisme syndical. — Tortelier. — Pelloutier. — Le mot d'ordre de la « grève générale ». — La réaction abstentionniste contre le socialisme parlementaire. — L'action antimilitariste des anarchistes 10

DEUXIÈME PARTIE

Les différents courants de l'anarchisme. — Le communisme anarchiste. — Notion de l'Etat. — Bakounine, Reclus, Kropotkine. — La propagande communiste-anarchiste dans la dernière décade d'avant-guerre. — Les tentatives communistes-anarchistes. — Rapport entre le bolchévisme et le communisme anarchiste. — Notion de la disparition de l'Etat chez Lénine et chez les communistes anarchistes 23

TROISIÈME PARTIE

La faillite du mouvement anarchiste. — Le byzantinisme des sectes et les déviations maladives de l'anarchisme. — Conséquences de l'individualisme. — Simples négations. — Inorganisme et amorphisme anarchistes. — Mépris des réalités économiques et sociales. — Incompréhension de la révolution russe. — Déliquescence anarchiste. — Propagande cynique. — Courant contre-révolutionnaire. — Derniers spasmes individualistes 45

CONCLUSION 60

LA BIBLIOTHÈQUE DE PARIS MARXISTE

LA COOTYPOGRAPHIE
Société Ouvrière d'Imprimerie
11, Rue de Metz — Courbevoie

N° 95 61074

DERNIÈRES PUBLICATIONS

DORIOT, BERTHON, CACHIN. — Contre la Guerre du Maroc	1 50
I. STALINE. — Le léninisme théorique et pratique.	2 50
N. LÉNINE. — L'impérialisme, dernière étape du capitalisme	4 50
N. BOUKHARINE. — La bourgeoisie internationale et son apôtre Karl Kautsky	5 »
M. MARTY. — Fraternisation	1 »
N. BOUKHARINE. — La question paysanne	1 »
XXX. — La Commune de Paris (documentation)	1 25
S. DEVDARIANI. — Comment furent préparées les journées d'août en Géorgie	1 50
G. ZINOVIEV. — Les perspectives internationales et la bolchévisation	2 50
M. T. GOURDEAUX. — Debout les femmes! A bas la guerre!	0 50
XXX. — La réorganisation des partis communistes	7 50
M. VICTORINE. — Comment doit travailler une cellule communiste	0 50
N. BOUKHARINE. — Lénine marxiste	1 25
I. STALINE. — Questions et réponses	1 50
G. ZINOVIEV. — Les traits essentiels de la période actuelle	1 50
G. MARRANE. — La coopération révolutionnaire	0 60
N. BYKHOVSKI. — Les assurances sociales dans l'U. R. S. S.	1 25
J. DUCLOS. — Souviens-toi!	1 25
E. IAROSLAVSKI. — Lénine, sa vie, son œuvre	1 50
N. BOUKHARINE. — Le chemin du socialisme et le bloc ouvrier et paysan	2 »
XXX. — Huit ans de pouvoir soviétiste en Russie	2 50
V. SARABIANOV. — Pourquoi la Nep?	1 50
N. LENTZNER. — La révolution de 1905	1 50
S. KAPLOUN. — La protection du travail dans l'U. R. S. S.	1 50
G. ZINOVIEV. — Histoire du P. C. R.	7 »
J. DORIOT. — La Syrie aux Syriens	0 60
XXX. — La protection de la mère et de l'enfant.	0 40
G. PÉRI. — Genève-Locarno	5 »
P. SÉMARD. — La guerre du Rif	5 »
XXX. — La Russie vers le socialisme	6 »
M. MARTY. — Les journaux d'entreprises	0 60
F. BERRY. — Le fascisme en France	2 »

LIBRAIRIE DE L'HUMANITÉ, 120, Rue Lafayette, PARIS (Xe)